

Karin Serres

Autrice en résidence 2021-2022

Observatoire de l'Espace du Cnes

Il y a quelques semaines, j'écrivais : « *Tout commence. Je me tiens à cet endroit où les premières pièces du puzzle s'assemblent et tout peut arriver.* » Comme lorsqu'on cesse de marcher au milieu d'une forêt, qu'on s'immobilise et qu'on fait silence en tendant toutes nos antennes : des milliers de vies autres qu'humaines nous deviennent perceptibles, tout autour de nous, à toutes les échelles, c'est vertigineux. Avec *Nager dans la nuit*, le nouveau roman pour lequel je bénéficie d'une résidence d'écriture à l'Observatoire de l'Espace, soutenue par la Région dans le cadre de son formidable dispositif Écrivain.es en Ile de France, c'est dans mon propre esprit que je m'immobilise et fais silence, jour après jour, pour écouter la fiction en train de naître, pour la noter sur le papier.

Au début, cet espace intérieur à partir duquel j'écris, je le percevais comme un long couloir de profil, comme une frise égyptienne au milieu de laquelle une porte filtrait les personnages de chaque histoire qui marchaient de la gauche vers la droite, vers moi, groupe par groupe, puis reprenaient leur marche et disparaissaient hors champ, une fois leur temps terminé.

Mon espace mental est ensuite devenu un hall de gare avec verrières poussiéreuses et pigeons claquant des ailes, au milieu duquel je me suis assise pendant des années, dans le vacarme, la poussière et les passages d'une foule anarchique et joyeuse qui venait me parler en descendant d'un train ou avant de monter dans un autre. Assise sur tous les bancs possibles, stylo courant sur le papier, je tendais mes oreilles et toute mon attention pour happer chaque brique de ces fictions incessantes et en mouvement, qui se superposaient parfois, s'interrompaient, reprenaient, au gré du trafic ferroviaire fictionnel qui m'entourait.

Aujourd'hui, mon espace d'écriture ressemble à une sorte de forêt, à un monde organique aux couches de vie multiples qui s'empilent, depuis ses pénombres souterraines et odorantes jusqu'aux hauteurs lointaines et ventées du sommet de sa canopée. Humaine et minuscule à l'échelle du temps, de l'espace qui m'englobe et des arbres, je me tiens avec mon stylo au cœur de toutes ces vies fourmillantes et vibrantes, vivante parmi le vivant, et j'observe pendant si longtemps, si patiemment que je sens parfois des racines invisibles me pousser sous les pieds, des bois sur la tête ou mes doigts bourgeonner.

Mon travail d'écrivaine, c'est de partager avec d'autres, des inconnu.es, mes futur.es lectrices et lecteurs, ces histoires et ces mondes de fiction personnels et éphémères qui m'habitent, avec pour seuls passeurs les mots, les pages, ma langue. C'est la justesse de cette passation-là qui compte, pour moi. C'est elle qui me prend tellement de temps – et non « trouver des idées » : comment traduire en mots, en phrases et en pages chaque instant de ces mondes, de ce vivant à quatre dimensions et plus, à l'intention d'inconnu.es dont j'espère qu'ils et elles seront happé.es par sa singularité, à leur tour ? La littérature est l'un de nos territoires communs, sensible et intuitif, l'un de nos champs d'exploration poétique partagée. Voilà pourquoi je ne sais jamais précisément ce que je vais écrire. Sciemment.

À chaque nouvelle fiction qui surgit, la tentation revient, quotidienne et rassurante, de la contrôler de l'extérieur, de lui bâtir une structure logique, de tirer des conclusions rationnelles et efficaces de chaque élément. Mais ce serait travailler à l'inverse de ce que je cherche : l'histoire inédite et particulière qui m'attend, ici et maintenant, quelle que soit sa forme et son étrangeté qui se révéleront, jour après jour, sur le papier.



Cette façon d'écrire me permet de mener une enquête à l'intérieur de moi-même, d'avancer avec confiance dans un brouillard opaque qui se lèvera progressivement, sans que je puisse prévoir quand. J'ai choisi ce processus pour ce qu'il révèle d'intense et d'intime, partageable publiquement, et pour l'espace intérieur unique, brut et profond, sans cesse renouvelé, où il me permet de plonger. Cette démarche peut trouver son équivalent dans la recherche scientifique, comme celle de la matière et de l'énergie noires, pour ce que j'en ai lu : on sait qu'elles existent même si personne ne les a encore vues ni prouvées, parce qu'elles équilibrent l'univers selon toutes les observations qu'on en fait et les lois qu'on en a tirées. Au début de chaque nouveau roman, je me trouve dans la même situation : il existe, il m'attend, je sens son poids, son volume, son énergie particulière en moi mais il faut que je travaille à le faire advenir sur le papier pour le rendre tangible.

Bien sûr, lorsque c'est un projet littéraire pour lequel je demande une bourse, comme *Nager dans la nuit*, il me faut décrire en amont le cadre de mon futur roman et mon protocole d'écriture à l'attention de la structure accueillante, l'Observatoire de l'Espace, et de la Région Ile-de-France qui soutient ce travail financièrement. Pour ne rien figer qui me priverait de l'exploration libre et sauvage que j'aime, j'ai choisi de mettre mes trois personnages centraux en avant plutôt que la trame de leur histoire : « *Une exploratrice spatiale dans sa navette, un enfant dans une ville de béton et une momie exposée dans le hall du Grand Parlement du Vivant. La mission de la spationaute, c'est la recherche de vie non humaine dans notre galaxie ; éprouvée par la durée de son vol et par l'absence de découverte à rapporter sur Terre, elle tente de communiquer avec le peu de vivant qui l'accompagne à bord, des*

*végétaux sous serre dont elle se nourrit jusqu'à ses propres bactéries, et réfléchit intensément à ce qui pourrait exister d'autre, derrière les hublots, qui lui échappe. Forte de sa porosité instinctive au monde qui l'entoure, l'enfant, elle, vit d'intenses instants de communication avec le rare vivant non humain de sa ville industrielle — un brin d'herbe jailli d'une fissure dans le trottoir, une averse —, qu'elle se remémore en boucle, la nuit. Quant à la momie exposée dans le hall du Grand Parlement du Vivant, c'est celle de la première humaine qui fut en contact avec des êtres non-terrestres : une vieille dame dont la chambre de mouvoir s'est retrouvée envahie par d'immenses panthères d'ombre noire. »*

Dans la présentation de ce projet d'écriture, j'ai noté : « *Quelle est la relation entre ces trois femmes ? Font-elles partie d'univers distincts ou se croiseront-elles ? Sont-elles issues d'une même lignée, une seule personne à différents âges, trois possibilités d'une même vie radicalement orientée par des choix différents ? Loin de tout plan pré-établi, je veux prendre le temps d'explorer chacune de ces possibilités au regard de la documentation unique dans laquelle j'aurai la chance de pouvoir plonger, des rencontres humaines que je ferai et du cheminement imprévisible de mon imaginaire sur un temps aussi long. Tout ce que je sais, aujourd'hui, c'est que, chacune à sa façon, toutes trois nagent dans la nuit : la nuit terrestre réelle, celle du vide intersidéral, l'envers du jour et l'espace-temps de tous les possibles. »*

En écrivant cela, je sais que même le titre *Nager dans la nuit* pourrait être remis en question : pour être à la hauteur de ce que j'en attends, ce processus d'écriture doit autoriser tous les ajustements, toutes les remises en cause provoquées par la force de la fiction elle-même. Plus une fiction avance, plus elle génère son énergie interne qui nourrit sa volonté propre, qui m'échappe par nature, mais n'échappe qu'à ma raison : cette histoire reste une partie de moi-même dont simplement j'ignore presque tout au moment où je commence à l'écrire, dès que je lance ce pari avec moi-même. C'est une partie sauvage, intense et intime de moi-même qui attend d'être extraite de mon espace mental et traduite en mots pour pouvoir être partagée avec ses futurs lecteurs et lectrices. Et qui ne sera réellement partagée que si je parviens à l'écrire dans toute sa précision, sa richesse et sa complexité que j'aurai observées avec toute mon attention.

Pour *Nager dans la nuit*, je me suis compliqué le travail, par nécessité. Depuis quelques années, je sais qu'une fiction importante m'attend dans le domaine de la recherche spatiale, champ scientifique pour lequel je n'ai que des intuitions pour le moment, des affinités, une familiarité poétique basée sur mon simple effleurement curieux et grand public. Ma mythologie spatiale sommaire se compose de chiens des rues pulvérisés, de comètes invisibles et de *Soyouz* fumants dans la neige de leur retour sur Terre, cernés par des loups. D'où la nécessité d'une résidence longue pour commencer par apprivoiser ce monde avant de pouvoir écouter les échos fictionnels qu'il fait naître dans mon cerveau, pour comprendre d'où ils me parlent.

Pour le décalage sensoriel et intellectuel qu'elle propose, l'écriture en résidence est l'un de mes protocoles de travail préférés. Elle permet un flottement créatif à l'intérieur de la fiction, une porosité profonde réel-imaginaire, un arpentage quotidien du territoire fictionnel qui se

révèle et s'enrichit petit à petit au contact de la réalité explorée. Pour écrire la trame de tout nouveau projet, j'ouvre mes capteurs sensoriels et je m'immerge dans l'inconnu : je me documente et je marche en habitant mentalement les premières bribes que je rassemble. Jour après jour, je prends notes et photos intuitives de détails, de lieux ou de lumières que je colle dans mes carnets de travail.

Le souci, avec la documentation, quel que soit le domaine dont on est curieux.se, c'est que son exploration est si passionnante qu'on peut vite s'y perdre, de plaisir. Ma soif d'apprendre et de comprendre le monde dans lequel je vis est infinie, et la chance rare d'avoir accès au riche fonds documentaire du CNES, dans son CDI, pour un temps donné, guidée par l'expertise de l'Observatoire de l'Espace, pourrait aisément transformer ma résidence d'écriture en une résidence de lecture qui me permet de découvrir d'autres histoires de la recherche spatiale que sa légende publique américaine, et l'absence criante des femmes.

Mais je suis écrivaine, pas journaliste. Toute la première moitié de mon théâtre, je l'ai écrite d'après documentation, ce qui m'a permis de trouver une méthode pour que la matière récoltée se métamorphose rapidement en fiction. J'utilise des cahiers dans lesquels je prends des notes et j'y colle aussi photos et articles photocopiés trop longs à recopier. Ces cahiers agissent à la fois comme des annexes et des filtres de mon cerveau. Le simple fait de prendre ces notes écrites ou visuelles imprime en moi ma pensée du moment sous la forme de minuscules et inexplicables étincelles intérieures d'où va naître la future matière à fiction. L'action même de prendre des notes sur des informations intéressantes pour moi me délivre de la nécessité d'avoir à m'en souvenir parce qu'elle les imprime en moi, les préparant à la transformation. Même effet pour les images que je prends en photo puis imprime et colle dans mes cahiers, page après page, dans un empilement de travail chronologique dont je suis seule à pouvoir suivre le fil rouge zigzagant et intuitif.

Arrive le moment où j'atteins un volume critique — chaque fois différent, imprévisible et immanquable, qui déclenche mon passage mental du réel vers la fiction. C'est à ce moment précis, explosif et radieux, que j'écris « *Tout commence* ».

À quoi tient-il, au bout de quatre cahiers et demi, au début du quatrième mois de résidence, après une centaine de livres lus ou feuilletés ? Une seconde, ce n'est qu'une énorme quantité d'informations, la seconde suivante : la porte de la fiction qui s'ouvre en grand. Sans changer du tout, les informations neutres deviennent des clés, des départs de feux énormes ou des points de jonction, et je peux commencer à écrire. De schémas de débris spatiaux, de photos de capsules spatiales carbonisées dans la steppe naît tout un pays imaginaire et concret ; de dizaines d'anecdotes soviéto-russes, une attitude particulière face au danger ; du regard de Ham après son atterrissage, la certitude d'une compagnie non humaine pour le vol longue durée de l'une de mes héroïnes (animale, artificielle, autre ?). Et la fiction s'élève petit à petit sous mon stylo, jour après jour, motif par motif, comme on assemble les pièces d'un puzzle dont on aurait égaré le couvercle, dont on ignorerait l'image à reconstituer.

Loin de résoudre mes questions, cette transformation des sources que je sélectionne en éléments de ma fiction soulève de nouvelles questions que je m'attache, une fois encore, à ne

pas résoudre de l'extérieur, rationnellement, mais dont je prends le plus grand soin en attendant qu'elles se dénouent d'elles-mêmes.

Comment ? Par la transformation, l'une après l'autre, de toutes ces notes prises depuis quatre mois, en détails imaginaires qui se combinent entre eux pour faire naître le monde dans lequel mon roman se déroule, son histoire et sa forme. Cette phase requiert beaucoup de patience pour ne rien casser en forçant, mais pour ne rien rater non plus des connexions possibles qui me traversent l'esprit en permanence, une fois cette seconde phase lancée, vives comme des hirondelles qui traversent le ciel au crépuscule, l'été.



Mon lieu de travail principal, c'est le Centre de Documentation et d'Information du CNES, une salle vitrée au cœur du premier étage, dont les quatre murs sont couverts d'étagères chargées de livres consacrés à la recherche spatiale tous domaines, toutes périodes, tous pays et toutes spécificités.

Après avoir échangé ma carte d'identité contre un badge d'accès dans le hall, je monte au premier étage, accompagnée par la responsable du CDI et je m'installe pour travailler sur ma chaise bleue, seule à la table ovale sur laquelle trône un flacon de gel hydroalcoolique rejoint par mes brassées de livres et mon cahier en cours. J'entends taper sur le clavier dans le bureau voisin, le personnel du CNES traverse les couloirs par petits groupes ou en solo, vient chercher une revue ou discute devant les ascenseurs en face de moi. Une femme de ménage en blouse grise sans manches passe régulièrement avec son chariot aussi, pour vider les poubelles et nettoyer les poignées de portes.

Les premiers mois, j'explore l'immense territoire de la recherche spatiale mondiale via les trois personnages de mon projet romanesque : l'enfant hypersensible, la femme cosmonaute et la très vieille femme dans son EHPAD envahi de créatures inconnues. La figure centrale de la cosmonaute me guide, en écho aux posts pré-nostalgiques de Thomas Pesquet sur les réseaux sociaux, lui qui va quitter l'ISS. Très vite, c'est Valentina Terechkova qui émerge de mes recherches, la première femme de l'espace qui a tourné 48 fois en orbite autour de la Terre, il y a 59 ans, après l'unique orbite de Youri Gagarine, et n'a plus jamais volé ensuite

mais déclarait encore récemment être prête à repartir vers Mars, même pour un vol sans retour.

À la mi-journée, quand les odeurs des plats réchauffés au micro-ondes de la cafétéria du bout du couloir envahissent le CDI, je sors manger des pelemenis aux champignons dans une cantine russe toute proche, pour rester dans cet ailleurs mental, ou bien mon sandwich, sur les fauteuils de la cafétéria, une fois que l'horizon s'est éclairci. Puis je retourne lire à la grande table ovale, au milieu des bribes de discussions, décousues pour moi, devant l'ascenseur. La nuit tombe, j'allume la lumière. En fin de journée, je remets tous les livres dans les étagères selon un système de livres voisins que j'ai couchés, pour m'y retrouver. Et je sors prendre le métro, la tête pleine d'instantanés précis tournés vers l'espace. Dehors, les feuilles d'automne tombent sur le goudron mouillé comme autant d'étoiles froissées que la foule piétine sans les voir.

En parallèle, chez moi, j'explore tous les liens que me donne l'Observatoire de l'Espace, en réponse à mes questions du moment, sur leur site ou ailleurs : une mine de ressources, images et textes. Le 4 octobre 1957, il y a 64 ans, *Sputnik* est lancé dans l'espace, premier satellite artificiel qui lance la course aux étoiles. Le 21 octobre 2001, c'est le second vol de Claudie Haigneré à bord d'un *Soyouz*, pour la mission Andromède. Le 23 octobre, il y a vingt ans pile, elle est la première femme européenne à entrer dans l'ISS... À côté de l'humain, je fais connaissance des mannequins russes, des taïbots chinois et de Vyom Mitra, future androïde spatiale indienne. Je découvre les projets russes d'exploration lunaire, les premiers vols habités chinois. Je cherche une thèse française du CNAM sur les femmes et l'espace, qui semble finalement n'avoir jamais existé, ce qui en dit long en soi. Je visionne le film muet de la visite de Terechkova à Ivry en 1965 : tout le monde l'embrasse, fou de joie ; je regarde les photos d'elle d'aujourd'hui, à la Douma. J'essaie de ressentir son impossibilité de voler à nouveau, contrairement aux cosmonautes d'aujourd'hui, d'imaginer cette métamorphose en un symbole statufié vivant. On change d'heure. Je lève la tête. La nuit tombe si tôt maintenant. Parce que la Terre tourne sur elle-même, dans l'espace infini. Et la pleine Lune prend un autre sens pour moi, chargée de nos rêves de base lunaire et de tous les noms de ses cratères.

J'écris de la fiction pour réparer le monde, à mon échelle, à ma façon. C'est l'écart de cette fiction avec le réel dans lequel je vis et dont je veux parler qui me permet de le raconter mieux, plus librement, plus puissamment. Quelle que soit leur forme littéraire, tous mes textes développent une relation inhabituelle entre leurs héros ou héroïnes humain.es et d'autres espèces, objets, lieux, une proximité inhabituelle dans leur rapport au monde qui leur procure un pouvoir unique : celui du grain de sable qui, allié à la puissance de leur monde intérieur, peut modifier leur quotidien, bouleverser des vies, soulever une société.

Aujourd'hui, ma recherche romanesque se poursuit dans deux directions : comment élargir ma conscience humaine narrative, dépasser mon anthropocentrisme pour raconter à partir du monde vivant, plus largement ? Dans un même élan, cette fois formel, comment développer mon point de vue, démultiplier ma voix, feuilleter mon écriture, la rendre chorale ? Qui et

quoi est là ? Avec qui et quoi d'autre que l'humain faisons-nous ou pourrions-nous faire alliance ?

Étant donnée la forte relation à l'espace de mon futur roman, domaine dont je ne suis pas spécialiste mais juste une amatrice curieuse et passionnée, je m'efforce d'ancrer ma fiction sur des bases scientifiques aussi solides qu'actualisées, voire prévisionnelles, dans un contexte international, et de répondre d'abord à quelques questions fondamentales : de la figure mythique de Valentina Terechkova, la première femme dans l'espace, à notre célèbre Claudie Haigneré, voire à de jeunes vocations encore en formation, qu'est-ce qu'une femme spatonaute vit différemment d'un homme, dans l'espace et comment l'exprime-t-elle, par quelles images, quel vocabulaire spécifique ? Lorsqu'un vaisseau spatial quitte l'atmosphère terrestre pour la Lune, Mars ou le vide intergalactique, quels autres organismes vivants que les spatonautes humains emporte-t-il à son bord, que ressentent-ils ? Et quelles formes de vie peut-on espérer trouver, un jour, ailleurs, et quelles pourraient être nos relations, alors ?

Puis la deuxième phase de ma résidence commence, je commence à écrire réellement et je ressens alors le besoin de vérifier la plausibilité de mes hypothèses narratives avec des spécialistes de questions concrètes qui surgissent de mes brouillons. L'Observatoire de l'Espace joue un rôle d'écoute et d'intermédiaire entre moi et les contacts scientifiques pointus qu'il me procure, pour répondre à chacune de mes demandes.

Je parle ainsi longuement avec Michel Viso, exobiologiste, de la recherche spatiale autour des primates en tout genre, dans l'hypothèse d'un accompagnement de ma cosmonaute, et de l'avancée de la recherche de vie ailleurs dans l'univers, puisque j'ai postulé que c'est sa mission ; avec Michaël Vaillant, qui travaille au GEIPAN, j'apprends les étapes du protocole qui serait déclenché dans l'hypothèse de la rencontre de ma vieille dame avec un phénomène aérospatial non-identifié, ce que son âge et sa situation impliqueraient, les points de son témoignage qui seraient particulièrement étudiés ; enfin, par l'intermédiaire de Guillemette Gauquelin-Koch avec qui Michel Viso m'a mise en relation, je découvre grâce à Fabrice Bertile les recherches actuelles sur l'hibernation animale dans la perspective des vols habités de longue durée, notamment celle des ours bruns nordiques, aux capacités stupéfiantes.

La réponse à chaque question soulève d'autres questions mais la confirmation ou l'infirmité de chacune de mes hypothèses narratives pave le chemin de mon roman et m'aide à lui bâtir un squelette solide, plausible et cohérent. Certaines questions commencent à trouver des réponses, d'autres restent encore en suspens, en attente d'exploration : pourquoi suis-je fascinée par la chute de Mir au Point Nemo, dans le Pacifique où plus de vingt tonnes de ses débris qui ont connu l'espace reposent maintenant par plus de 4 000 mètres de fond ? Comment imaginer des formes de vie inconnues, basées sur d'autres chimies que la nôtre, ou dont l'apparence échapperait à nos sens ? À ce stade, j'entame mon sixième cahier de notes et mes nouvelles interrogations concernent aussi le rapport de nos langues maternelles avec la nouveauté, la façon dont elles peuvent la nommer, notamment le russe et le chinois, par rapport au français ; les spécificités de la célébrité spatiale ; notre rapport intime à la gravité ou à son absence...

Lorsque l'écriture s'élanche, tout devient matière à fiction, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et ce rapport au monde qui m'entoure durera jusqu'au dernier jour de mon travail sur ce roman. Ainsi, depuis le début de l'année, chaque fois que je sors du métro ou du RER pour aller travailler au Cnes, j'observe une présence particulière des oiseaux urbains. Il y a deux semaines, toute la façade du CNES pépiait à mon arrivée, couverte de moineaux si petits qu'on les remarquait à peine. Les corneilles, elles, règnent sur les grandes flaques de l'esplanade des Halles qu'elles traversent, les pattes raides et se perchent en haut des arbres nus où elles s'immobilisent comme autant de taches d'encre. La semaine dernière, quand je suis sortie à la nuit tombante, l'une d'elles m'attendait en haut des marches, elle est descendue à reculons pendant que j'avançais, sans cesser de me regarder, absolument pas farouche. Contrairement à nous, les oiseaux savent voler sans artifice. Est-ce pour les imiter que nous avons inventé les avions puis les fusées ? Quel rapport entre tous ces oiseaux et mon roman tellement lié à l'espace ? Quant aux mouettes qui s'envolent un matin par nuées, qui criaillent soudain sur un toit comme au bord de la mer, comment oublier que c'est le surnom que Korolev a donné à Valentina Terechkova juste avant qu'elle s'envole ?

L'autre grand moteur qui ne me quitte pas, c'est l'expérience que j'ai faite de la micro-pesanteur, en juin 2015, pendant les 31 fois 22 secondes des paraboles de l'avion ZERO-G : « *“First parabola in five minutes”. Ça y est ! Tu t'allonges par terre dans la zone de free floating. Tu as hâte et, en même temps, aucune idée de ce qui va réellement se passer. Tu trouves un boulon à fixer au-dessus de toi, en prévision des 2G. “Pull up !” Une pression incroyable te plaque au sol, t'écrase les côtes, mais avant que tu aies le temps d'analyser ce qui se passe, tu entends “Injection” et tous tes organes s'élèvent à l'intérieur de toi, entraînant ton corps, pieds en premier, dont tu tentes de récupérer le contrôle, ce qui t'envoie tourbillonner au plafond : eeh, comment ça s'arrête ? Avant que tu aies le temps d'analyser ce qui se passe, tu entends “Pull out” et tu retombes violemment par terre où tu fixes aussitôt un point devant toi, figée, tout le corps à nouveau écrasé, jusqu'à ce que tu entendes “Steady flight”* ». La sensation extraordinaire de mon corps libre, différent, sans poids est à la fois inoubliable et sera capitale pour l'écriture de la nouvelle que j'avais projetée. Il y a un avant et un après ce vol. « *Quand tu poses le pied sur le tarmac, tu réalises que tu as complètement changé. (...) Tu es pleine de ce mystère aussi troublant qu'inspirant. Tu viens d'être l'héroïne en train de naître dans ta tête, cette femme qui échappe soudain à la pesanteur, par instants, dans son quotidien. Tu viens de vivre réellement ce que tu avais simplement imaginé. Ce vol vient de te donner la preuve physique, sensorielle et sensible que ton monde intérieur dit vrai – avant même que tu puisses le vérifier.* » L'intensité de la rencontre entre mon imaginaire et mes sensations nouvelles a libéré ma fiction d'une façon décisive. Sans doute faut-il aussi chercher du côté de nos souvenirs intimes les plus fondamentaux, in utero. Sinon, comment expliquer l'intensité de ce souvenir qui ne m'a plus quittée, depuis ? « *Désormais, tous les jours, tu y penses. Où que tu sois, quoi que tu fasses, l'idée te traverse : et si là, maintenant, la gravité disparaissait ? Si je partais vers le plafond du métro. Si je me soulevais de ma chaise. Si je m'envolais, en pleine rue. À chacune de tes respirations, tu y penses. Désormais et pour toujours, dans ta vie, dans ton monde, il y a cette possibilité.* »

Bien sûr, tout cela n'est pas si simple. Comme le dit Nathalie Sarraute : « Les mots servent à libérer une matière silencieuse bien plus vaste que les mots. » C'est pour cette raison, justement, que je peux décrire mon processus d'écriture en cours si simplement : une grande partie échappe à l'explication verbale, seule l'expérience qu'on en fait peut nous renseigner sur les forces en action et l'alchimie-la chimie intérieure qui permet la création artistique.

Ajouté à toutes mes lectures, mon effleurement de la théorie quantique happée par ma pratique d'écrivaine et sauvagement appliquée à mes questionnements narratifs provoque une métamorphose du monde vivant dans lequel je travaille, dont l'entièreté devient un combustible à fiction que j'aspire et je brûle, jour après jour. Mon espace-temps d'écriture voit se juxtaposer toute chose et son contraire, fait fourcher l'espace et le temps, justement, les redouble, les combine en territoires de fiction qu'elle fractionne à nouveau en ce mille-feuilles de mots qui est en train de devenir mon roman.

L'extrême porosité de mon processus d'écriture à la réalité relie en continu mon écriture au présent. Au moment où j'écris ces lignes, la Russie vient de déclarer la guerre à l'Ukraine, en pleine nuit, pendant que je dormais. Comment cela va-t-il influencer sur mon roman ? C'est trop tôt pour le dire. Mais je sais qu'à mon insu, cette violence a déjà enclenché quelque chose de particulier.

« Vous êtes quelle entité ? » m'a demandé l'hôtesse d'accueil du CNES à qui je tendais ma carte d'identité pour obtenir mon badge d'accès, le premier jour de ma résidence. J'ai éclaté de rire, frappée par le double sens de sa question, pour moi. Je suis quelle entité, c'est vrai ? Comment répondre à cette question, moi qui veux travailler pendant neuf mois sur, entre autres, le vivant non humain dans l'espace ? Toutes, j'aimerais lui répondre, aujourd'hui, après avoir été *VISITEUR numéro 63, 32, 197, 49, 170, 184, 94, 82, 106, 111, 27...* Toutes, maintenant que je connais mieux l'extrême diversité du vivant non humain qui peuple l'univers ou qu'on imagine le peupler. Toutes simultanément, sans limite ni d'échelle ni de véracité confirmée : toutes celles que mon roman va convoquer.

Quand j'étais enfant, je me suis fabriqué un instrument de musique avec un baril de lessive vide, en carton gris. Sur son couvercle en polystyrène ajouré qui crissait, j'ai planté des clous de différentes tailles entre lesquels j'ai tendu des élastiques de toutes les couleurs, comme des cordes. Cet élastophone, comme je l'ai appelé, je le serrais entre mes genoux pour en jouer des deux mains. Je me rappelle encore l'odeur de lessive fantôme qui m'emplissait les narines lorsque je me penchais sur mon élastophone pour en jouer, juste pour moi, pendant des heures. Ce qui m'enivrait plus encore, c'était la sonorité profonde, rauque, étrange, proche de cinq, dix violoncelles sauvages, qui montait de chaque élastique joué, résonnant au-dessus du baril vide et odorant comme autant de voix inconnues, et l'hypnotisante beauté des harmonies improvisées qui en naissaient. Aujourd'hui, je voudrais que ce que je suis en train d'écrire nous plonge dans le même état, dans la même transe aussi fragile que puissante, en attente de la beauté nouvelle, inconnue, qui va se révéler. Que mon roman ait le même lien aussi solide qu'invisible à la réalité : sa traduction, lorsqu'il me traverse. Et la même harmonie profonde, intime et éphémère avec tout l'univers.